

Ainsi nous voyons fuir avec trop de vitesse
 Les rivages fleuris de l'heureuse jeunesse !
 Nous voguons, nous aussi, vers des bords inconnus,
 Heureux ceux que l'espoir a toujours soutenus ;
 Nos regards sont tournés vers cet âge tranquille
 Où nos légères nefs trouvaient un sûr asile
 Contre le souffle amer d'un monde mensonger !
 Mais un voile de brume un nuage léger
 Enveloppent déjà de leurs replis de soie
 Cet âge d'innocence et d'amour et de joie !
 Il disparaît bien vite ! et nos regards en pleurs
 S'épuisent à chercher ses saines couleurs !
 Lui-même aussi n'est plus qu'une ligne étirée
 Qui brille à l'horizon de notre pauvre vie !

CHANT IX.

Cartier et les Marins de la *Grande Hermine* sur une île déserte après la tempête.—Épisode.

Comme un athlète heureux qui remporte la palme,
 Le navire s'arrêta au fond d'une anse caillue
 Que le rivage ceint de ses bras arrondis.
 Dans les flots de cristal, les arbres reverdis
 Se plaisent à mirer leur grande et sombre image ;
 Et, d'agiles oiseaux un chatoyant plumage
 Ornent comme des fleurs les feuillages touffus ;
 Et, du fond des forêts, des chants gais et confus
 S'élevaient tout-à-coup pour saluer les hôtes
 Que le ciel a conduits sur ces lointaines côtes.
 Les marins, agités d'indiscrètes transports
 Descendent cependant sur ces sauvages bords,
 Tourmentés par la crainte et par l'inquiétude,
 Leur cœur s'ouvre à la joie en cette solitude
 Où l'orgueilleuse mer vient humblement mourir.
 Ils foulent le gazon, se plaisent à courir
 Sous le dôme ondoyant des arbres séculaires,
 Réveillent les échos de ces lieux solitaires
 Par leurs cris d'allégresse et leurs couplets joyeux.
 S'enivrent du parfum des arbres résineux,
 Escaladent les rocs, montent dans les feuillages,
 Comme ils montent sur l'enfer dans leurs treublants cordages.
 Ainsi jusques au soir, d'un pied souple et léger,
 Ils parcourent gaîment le rivage étranger ;
 Mais quand l'oiseau des nuits s'enfuit de sa cellule,
 Quand aux cimes des pins tremble le crépuscule,
 A la voix de Cartier sur le pont du vaisseau
 Avec empressement tous montent de nouveau ;
 Puis ensemble, à genoux, ils élèvent leur âme
 Vers celui qu'en tous lieux la nature proclame ;
 Et cette mer tranquille et ces immenses bois
 Entendent louer Dieu pour la première fois !
 Pour leurs frères aimés que les vents dispersèrent
 Avec ferveur et foi les matelots prièrent.
 Deux hommes par leur geste et sur leurs fronts enivrés
 Laisaient voir le bonheur dont ils sont enivrés
 A l'aspect imprévu de la rive déserte.
 Leur âme si longtemps froide, insensible, inerte
 A retrouvé la vie et repris sa gaieté ;
 A leurs esprits ardents sourit la liberté,
 Pareils à deux oiseaux dont la prison s'entr'ouvre,
 Ils prendront leur essor vers le bois qui recouvre
 La cabane où jadis ils virent de beaux jours,
 Les os de leurs aïeux et leurs tendres amours.
 Le lendemain matin, au lever de l'aurore,
 Quand la grive chanta sa cantate sonore,
 Quand la fleur entr'ouvrit son calice odorant
 Et que l'onde effleura le sable murmurant,
 Cartier et ses marins revinrent aux rivages,
 Amenés avec eux les doux captifs sauvages.
 Ils marchèrent longtemps, tantôt au bord des eaux,
 Tantôt sur les rocs nus ou sur les verts côtes
 Cherchant où s'étendait cette terre fertile.
 Ils purent voir enfin qu'elle n'était qu'une île,
 Que la mer étrennait dans ses bras palpitants
 Et dont les gais oiseaux étaient les habitants ;
 Mais, au nord, au midi, du sein des mers serènes,
 Ils virent s'élever d'autres terres lointaines,
 Et pendant qu'ils marchaient dans les épais taillis,
 Les oiseaux effrayés s'élançant de leurs nids
 Faisaient vibrer les bois de leurs notes stridentes,
 Et les deux Indiens dans leurs âmes ardentes
 Éprouvaient le besoin de s'envoler comme eux.
 Domagaya pourtant, sous les bois ténébreux

Poursuit, armé d'un arc, qu'il fit d'un jeune frère,
 Un oiseau gigantesque au plumage d'ébène ;
 Il est bien loin déjà. Ses compagnons surpris
 Jettent pour l'appeler, tour à tour, de vains cris.
 Il court comme un chevreuil sur le tapis de mousse ;
 Jamais la liberté ne lui parut plus douce.
 Au sommet élevé d'un odorant sapin,
 Fatigué d'un long vol, l'oiseau s'arrête enfin,
 Croyant avoir vaincu le chasseur insensible.
 Domagaya joyeux bande son arc flexible
 Et s'approprie à percer l'oiseau trop confiant.
 Mais il a tardé trop ; une flèche en criant
 De l'arbre chevelu perce l'altière cime,
 Et d'un autre chasseur l'oiseau tombe victime.
 Le sauvage étendu ne sait plus que penser,
 L'espérance et la peur l'empêchent d'avancer.
 Est-ce un enfant des bois qui vient à sa rencontre
 Où le bon Manitou qui devant lui se montre
 Pour le sauver enfin des entraves des blancs ?
 Des pas froissent le sol sous les arbres treublants ;
 Le feuillage s'écarte et le rameau s'incline,
 Et soudain apparaît une forme divine.
 Un sentiment d'effroi saisit Domagaya ;
 Il reconnaît pourtant la jeune Nain,
 Mais il ne peut encore lui dire une parole.
 Jusqu'au pied du sapin la chasseresse vole
 Et va saisir l'oiseau que sa flèche a percé,
 Elle aperçoit alors contre un arbre adossé
 L'homme que pour époux a choisi sa tendresse ;
 Elle lui tend les bras, jette un cri, puis s'affaïsse !
 Mais l'amant, auprès d'elle, à genoux s'est jeté ;
 Il soulève son front brillant de pureté,
 Et pour la réchauffer tient sa main refroidie.
 Une tendre parole à son âme engourdie
 Rend insensiblement la force et la vigueur.
 Elle ouvre ses grands yeux tout remplis de langueur.
 " O toi qui m'apparais sous ce désert feuillage,
 " Es-tu Domagaya l'amour de mon jeune âge ?
 " Dit-elle, en essayant les larmes de ses yeux,
 " Ou bien es-tu, dis-moi, son esprit soucieux
 " Qui vient du champ des morts soutenir mon courage ?
 " Les Blancs t'ont-ils chez eux fait subir quelque outrage ?
 " Et les vieillards sensés n'ont-ils donc pas eu tort,
 " De me dire traîtresse et d'exiger ma mort ?...
 — Nain, que dis-tu ? Que dis-tu, mon amie ?
 " Je suis Domagaya plein d'amour et de vie.
 " Les guerriers de l'aurore ont un cœur généreux ;
 " A travers le Grand Lac, je reviens avec eux.
 " Le vent nous a jetés sur cette petite île ;
 " Notre vaisseau là-bas dort sur l'onde tranquille.
 " Mais toi, dis-moi comment tu te trouves ici,
 " Comment tu fus traîtresse et condamnée aussi ?
 — Non ! non ! ta Nain ne fut point insensée !
 " Son crime n'existait qu'au jour de la pensée,
 " De ces vieillards pervers qui désiraient du sang.
 " Asseyons-nous plus loin au bord de cet étang ;
 " Je vais en quelques mots te dire mes misères."
 Tous deux s'étant assis sur les molles fougères
 Auprès des flots d'azur d'un petit lac dormant
 Elle fit ce récit à son fidèle amant.
 — Quand des blancs le navire eût laissé notre plage,
 " Un sombre désespoir, une bouillante rage,
 " S'emparèrent du cœur de ton père attristé.
 " Il accusa longtemps les blancs de cruauté,
 " Et demanda les fils ravis à sa tendresse,
 " Un perfide jongleur plein de haine et d'adresse,
 " Lui dit de se venger en renversant la croix.
 " Le conseil des vieillards l'aurait voulu, je crois,
 " Mais j'arrivai soudain, pendant qu'on délibère,
 " J'avais du Dieu des blancs vu l'adorable mère ;
 " Au pied de la croix même elle m'avait parlé,
 " Je redis son discours au grand chef désolé,
 " Il sentit se calmer son courroux et ses peines ;
 " La croix resta debout au milieu de nos plaines.
 " Mais, en vain notre chef dans les pleurs nuit et jour
 " De ses fils bien aimés attendit le retour.
 " Le jongleur nourrissant une haine farouche
 " Se plut à me souiller du venin de sa bouche ;
 " Il me traqua partout, jusqu'au fond des forêts ;
 " Pour me perdre, il forma mille infâmes projets.
 " Il m'accusa d'avoir par des bruits ridicules,
 " Surpris la bonne foi des vieillards trop crédules.
 " Et, ceux-ci s'indignant de ma témérité,
 " Et d'avoir devant moi manqué de fermeté,